



VOL. III.—No. 2.

MONTREAL, JEUDI, 11 JANVIER, 1872.

{ ABONNEMENT, \$3. 00.
{ PAR NUMERO, 7 CENTS MS.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH-FRANS. PERRAULT, ECUER.

(Suite et fin).

Mon père ne pouvant se passer dans son commerce du capital des lettres d'échange protestées à la Nouvelle-Orléans, m'engagea à aller à la Virginie en réclamant le montant du tireur le Colonel Clark; en conséquence, j'écrivis au Colonel Rogers, un Virginien qui avait été envoyé à la Nouvelle-Orléans par l'État de la Virginie pour y faire l'achat de munitions de guerre, qui était arrivé aux Caskakias avec trois berges chargées, et se disposait à monter la Belle-Rivière, pour avoir un passage; ayant obtenu son consentement je partis des Illinois vers le commencement d'Octobre 1779, pour l'aller rejoindre, et nous partîmes peu de temps après des Caskakias pour faire ce trajet qui était assez périlleux, en raison des partis sauvages que le gouvernement anglais expédiait pour empêcher les américains de s'établir le long de cette Belle-Rivière.

Les trois berges avaient vingt-quatre hommes d'équipage et je faisais le vingt-cinquième.

Notre navigation ne fut point interrompue j'usqu'au près du Onabache où nous fîmes rencontre d'une pirogue contenant quatre à cinq hommes qui avait été le même jour attaquée par des sauvages qui en avaient blessé quatre, un mourut le même jour de la blessure d'une balle à travers le bas ventre par la quelle sortaient les excréments, un autre, un mulâtre, avait été atteint de trois coups de feu dans la main dont il se soutenait le long de la pirogue en la tirant au large lors de l'attaque, un troisième avait le bras cassé et le quatrième, blessé dans la poitrine, crachait le sang à pleine bouche et à chaque fois qu'il respirait il le renvoyait par sa plaie.

Le Colonel les prit à son bord, nous pansâmes leurs plaies de notre mieux, y mimes des tampons de toile échiffée et trempés dans du taffia.

J'exhortai de mon mieux le provençal qui avait reçu la balle à travers le corps et qui se plaignait amèrement de ce que les sauvages l'avaient si maladroitement blessé dans cette partie.

Le Colonel fit dépêcher leur pirogue et bastingua sa berge des débris; il crut devoir établir des sentinelles pour nous garder la nuit.

Nous continuâmes le lendemain notre voyage et arrivâmes quelques jours après sans autre rencontre malheureuse au fort que les américains avaient bâti à la chute, nous y fîmes un séjour d'une semaine tant pour délasser l'équipage que pour nous ravitailler.

Il y avait dans ce fort une trentaine d'hommes de milice et un officier fort intimidés des partis sauvages qui rodaient si fréquemment qu'ils n'avaient pas osé cueillir le blé-d'inde semé alentour du fort.

Nous les laissâmes enfin et reçumes en échange de nos blessés trois prisonniers anglais que nous devions laisser au fort Duquêne, autrement le fort Pitt.

Notre navigation fut assez heureuse jusqu'à environ cinquante lieues au-dessus de la chute, lorsqu'étant à déjeuner sur le milieu d'une longue batture de sable nous entendîmes un coup de fusil, qui attira notre attention et nous fit porter la vue de l'autre côté de la rivière d'où il était parti; un moment après nous vîmes dériver un petit cajeu de bois sur lequel les sauvages ont coutume de mettre leurs fusils et vêtements quand ils traversent les rivières; ce que le Colonel connaissait aussi bien que moi, en sorte qu'il crut de la prudence de ne pas aller passer la tête de la batture, sans s'assurer s'il n'y aurait pas de danger en approchant la terre.

Le Colonel laissa six hommes pour garder les berges et amena les dix-huit autres à la découverte avec lui. Comme

cette batture était fort longue et large nous fumes plus d'une demie heure sans rien voir ni entendre; à la fin cinq à six coups de fusil se firent entendre et peu après une décharge d'une vingtaine, ensuite une fusillade assez suivie pour me faire croire que nos gens avaient en tête un parti considérable.

J'étais dans une perplexité extrême, car la fusillade se faisait entendre, de temps à autre, et enfin je vis venir à nous trois hommes à la course poursuivis par une quinzaine de sauvages; un de ces trois qui paraissait blessé à la jambe, car il boitait pressé de près se tourna et déchargea sa carabine sur le sauvage qui le pressait et qui était si près qu'il mit la main sur la carabine et évita le coup, qui cependant mit feu à sa chemise; le sauvage lui donna un coup de son casse-tête sur la tête, le terrassa et lui enleva la chevelure à cinquante pas de moi.

Les autres sauvages nous voyant une dizaine d'hommes à l'entour des berges, firent halte à cent pas de nous, et donnèrent par là occasion aux deux fuyards d'atteindre les berges. Aucun de nos gens eut le courage de faire face à l'ennemi, les uns se jetèrent à la nage, les autres se cachèrent derrière les berges, pour les pousser au large, j'eus beau crier feu, personne ne m'obéit, et moi-même je ne pus décharger mon fusil, quoique je misse plusieurs fois en joue, tant celui que je visais faisait de zigzags pour éviter le coup. Enfin une des berges au-dessus de celle où j'étais venant à dériver près de celle où j'étais, je sautai dedans avec mon fusil à la main, elle se trouva celle où étaient les trois anglais que nous devions mener au fort Pitt; lorsqu'ils furent éloignés du rivage, il se mirent à ramer et à traverser de l'autre côté de la rivière, où on voyait trois ou quatre sauvages qui avaient vraisemblablement été laissés là pour garder le bagage.

Aussitôt que la berge eut atteint le rivage, ils sautèrent dedans, me prirent au corps, m'arrachèrent mon fusil et me lièrent ainsi que deux américains qui se trouvaient à bord; ils ne firent rien aux anglais, soit qu'ils les connussent, ou qu'ils se fussent fait connaître.

En tournant la tête du côté de la batture, que nous venions de laisser, je la vis couverte d'une centaine de guerriers qui s'empressaient de déchouer les deux berges que nous avions laissées sur la grève, pour venir à nous, et quelques uns à canarder ceux qui s'étaient jettés à l'eau; arrivés à nous ils ne nous dépouillèrent complètement, les culottes exceptées.

Comme il commençait à être tard, ils campèrent pour passer la nuit, établirent une forte garde à l'entour de nous et de leur prise.

Je ne pus fermer l'oeil de la nuit, tant je me considérais en danger de mort.

De grand matin les sauvages déchargèrent les berges, se partagèrent le butin, en chargèrent plusieurs chevaux qu'ils avaient amenés avec eux, et firent plusieurs paquets portatifs que les plus jeunes portèrent sur leur dos; ils me présentèrent celui d'un chef blessé qui ne pouvait le porter, et comme je faisais quelque difficulté de les prendre, ils se servirent d'un argument irrésistible la menace d'un casse-tête, auquel je me rendis sans contestation, et je l'ai porté quatre-vingts lieues, à travers les forêts et les marais, quoiqu'il pesât au moins cent livres; trajet que nous commençâmes à faire le même jour, et que nous parcourûmes avec des peines et des privations infinies, pendant dix jours, avec la perspective de ma part, de recevoir pour récompense une bonne bastonnade, ce qui se vérifia un matin à l'approche du village des Chawenons, où les sauvages annoncèrent leur arrivée par des cris de mort, auxquels ceux dans le fort répondirent vivement, et accoururent vers nous armés de toutes sortes d'instruments offensifs.

Quand nous fûmes parvenus à un quart de lieue de ce fort on nous plaça à distances égales sur le chemin qui conduisait au fort, j'étais à la tête entouré d'une vingtaine de guerriers,

barbouillés de noir, ce qui est un signe de mort. On me fit signe de courir, mais avant que j'eus fait un pas on me frappa à la tête avec la crosse d'une carabine si violemment que je tombai évanoui; quand la connaissance me revint, je me trouvai suffoqué du poids de deux hommes tombés sur moi et que les autres tiraient, je profitai de cet incident pour me faufiler entre les jambes de ceux qui étaient debout et paraissaient se quereller, arrivé dans l'éclaircie je me levai avec précipitation, j'en culbutai deux, ce qui augmenta la confusion je me mis à courir, et comme j'étais expert dans cet exercice, aucun de ceux qui couraient après moi put m'atteindre; mais il y avait à la porte du fort, par où il me fallait passer, un sauvage qui était en attitude de me lancer un énorme caillou qu'il tenait à deux mains; mais comme j'étais poursuivi de près et que je n'avais d'autre alternative que de forcer le passage, je fis quelques caracoles pour éviter le caillou, cependant il m'atteignit à l'épaule et me fit faire une pirouette, et je fus tomber sur celui qui l'avait lancé et l'entraînai par ma chute dans une mare d'eau qui se trouvait derrière lui; je me relevai si promptement qu'il ne put me saisir; j'entrai dans une loge qui se trouvait au centre du village et être celle du conseil et avoir le privilège de conserver la vie à ceux qui s'y réfugiaient, j'étais plein de boue et de sang et si essouffé que je respirais à peine.

Un moment après, il entra un personnage grave qui me présenta une gamelle pleine d'eau et me fit signe de me débarbouiller; comme je savais que cette cérémonie était la sauvegarde de la vie, je m'y soumis avec bien de la joie.

Une demie heure après, je vis entrer les sauvages qui m'avaient reçu si chaudement, traînant après eux les corps des deux Américains, dont l'un était mort et l'autre respirait encore, mais sans connaissance; ils le lièrent en travers sur un cheval et l'amènèrent à un autre village, pour consoler les parents du lieu qui avaient perdu deux hommes dans leur escarmouche avec nos gens.

Je me figurai là-dessus que comme j'étais le moins maltraité et qu'on ne serait pas obligé d'employer un cheval pour me conduire, que l'on me réservait pour quelque village plus éloigné.

Le chef blessé dont je portais le paquet, et qui était le seul qui avait paru prendre quelque intérêt à ma situation, vint, accompagné de plusieurs autres me prendre et m'amena à son quartier.

Il y eut grand bal toute la nuit, on frappa au poteau, on chanta la guerre et on fit un vacarme infernal, tout le temps, dans la loge du conseil, à laquelle était adossé l'abri de notre logement.

Je fus informé par la suite que la querelle survenue lorsque j'étais étendu par terre évanoui du coup de carabine qui m'avait été donné à la tête et qui me donna l'occasion de m'enfuir si heureusement, provint de ce que les sauvages qui étaient près de moi, avaient ensanglanté les nez de ceux qui étaient derrière eux, en levant leurs casse-têtes pour me frapper.

Deux jours après, je partis de là avec le chef blessé dont je portais le paquet, accompagné des guerriers de son village; en sortant du fort, on me fit passer dessus le tronc du corps de l'américain dont on avait coupé la tête et les membres, qui étaient plantés sur des piquets; ce qui me fit craindre le même sort au lieu où l'on me menait.

Au bout de deux à trois jours de marche, je me doutais que l'on approchait de quelque village, par la toilette que firent les sauvages qui me conduisaient et les cris de mort qu'ils faisaient.

Je fus si effrayé de ces apprêts que je pensai perdre tout sentiment; cependant l'expérience du passé me fortifia assez pour me donner l'espoir de me retirer de cette seconde épreuve;